

***Suzanne Lilar,
Françoise Mallet-Joris,
Élisabeth Badinter***

Sur le sujet intemporel et insaisissable de la passion, on a écrit des bibliothèques. C'est, je crois, dans *Phèdre* et *Le Banquet* de Platon — au moment où la prêtresse Diotime révèle à Socrate jusqu'où la passion peut le mener — que j'ai trouvé les textes les plus inspirés sur le caractère divin de l'amour-passion. Beaucoup plus tard, en lisant *Le Couple* de Suzanne Lilar, j'ai découvert que c'est précisément à Platon que nous devons « la charte de l'amour ».

Aussitôt ma décision fut prise : c'est avec Suzanne Lilar que je m'entretiendrais de l'amour-passion. J'étais à la fois d'accord et en désaccord avec elle : son éloge de l'amour-passion me paraissait un peu trop beau pour être vrai. Mais grâce à la force de son éloge, je pouvais me résigner à l'idée que mes questions resteraient sans réponses ; ce serait même le mérite majeur de ce qu'elle allait me révéler.

Admiratrice très imparfaite, j'en conviens, de la pensée de Platon, je me rendais compte, en lisant Suzanne Lilar, combien j'avais du mal à résister à sa thèse provocante. Plutôt qu'une vérité, j'y

voyais la provocation d'une vérité. Il se pourrait en effet que, très inspirée par Platon, Suzanne Lilar cherche à se rapprocher de l'« être » dans ce qu'il a de plus divin par refus de se résigner à ce qu'il ne soit qu'« humain, trop humain », pour paraphraser Nietzsche.

Suzanne Lilar

En novembre 1987, je rends donc visite à Suzanne Lilar, dans son appartement raffiné du Sablon à Bruxelles, où elle vit seule. Elle a alors quatre-vingt-sept ans. Petite et s'appuyant sur une canne ornée d'un magnifique pommeau en argent, elle m'accueille avec infiniment de courtoisie. La dignité de son apparence et son parler poétique ne laissent nullement soupçonner son âge avancé. Mais que sais-je, à dire vrai, de cette dame si digne dont l'œuvre m'a tellement inspirée ? Presque rien de la femme qui se cache derrière l'auteur, hormis ce que j'ai lu dans ses écrits autobiographiques *Confession anonyme* et *Une enfance gantoise*² que j'ai beaucoup aimés.

2 Suzanne Lilar, *La Confession anonyme*, Paris, Julliard, 1960 ; rééd. Bruxelles, Jacques Antoine, 1980 ; rééd. Paris, Gallimard, 1983 (titre de la couverture mobile : *Benvenuta*).
Suzanne Lilar, *Une enfance gantoise*, Paris, Grasset, 1976.

Elle remplit généreusement nos verres de sherry, cite quelques passages de ses livres et évoque des bribes de sa longue vie. Le timbre de sa voix l'atteste, il ne s'agit pas de souvenirs poussiéreux. Tout en elle respire la dignité et une certaine sagesse, comme si elle voulait me mettre en garde : ici les banalités ne sont pas de mise.

Suzanne Lilar est issue de la bourgeoisie francophone gantoise. Après l'échec de son premier mariage, elle exerce le métier d'avocate avant d'opter pour la carrière littéraire : elle sera dramaturge et romancière. Son œuvre philosophique est plus tardive et présente l'originalité de relier intimement sa pensée à ses expériences personnelles. *Le Couple*³ est plutôt le reflet d'une utopie que celui de la réalité. Mais, comme me le suggérera plus tard sa fille Françoise Mallet-Joris, toute utopie ne procède-t-elle pas d'une grande passion ? Renoncer aux utopies serait se priver de quelques-uns des plus émouvants chefs-d'œuvre de notre civilisation.

Nous parlons longuement de Platon, de la vision sartrienne de l'amour, de la passion mystique d'Hadewijch. Une phrase de son livre me revient

3 *Id.*, *Le Couple*, Paris, Grasset, 1963.

à l'esprit : « L'amour est une aristocratie. » Tout ce qu'elle dit ou écrit participe de cette quête d'un autre monde qui se cache derrière notre réalité concrète. C'est, me dit-elle, comme la magie du trompe-l'œil en peinture : on est conscient de la mystification, mais on est subjugué par son effet grisant. Dans le salon trônent deux superbes James Ensor et un portrait de sa fille, la romancière Françoise Mallet-Joris. La mère et la fille sont très liées et s'admirent mutuellement :

« Françoise m'a dédié son dernier roman *La Tristesse du cerf-volant*⁴, un roman sur la force destructrice autant que créatrice de la passion. J'en ai beaucoup discuté avec elle. Sur ce sujet nous sommes en profond désaccord. »

Dans les romans de Françoise, comme dans l'œuvre de sa mère, l'amour passionnel occupe une place centrale et je suis séduite par l'idée de confronter leurs visions respectives.

Françoise Mallet-Joris

Quelques mois plus tard, au début de l'année 1988, je rencontre pour la première fois Françoise

4 Françoise Mallet-Joris, *La Tristesse du cerf-volant*, Paris, Flammarion, 1988.

Mallet-Joris à Paris à l'occasion du lancement de son roman *La Tristesse du cerf-volant*, qui venait de sortir de presse.

« Ma mère et moi, nous avons beaucoup de centres d'intérêt en commun, me dit-elle — nous vouons par exemple toutes les deux une grande admiration à la mystique de Hadewijch —, mais sur le thème de la passion et de l'amour nous ne sommes jamais arrivées à nous entendre. Pour elle, la passion est le moteur de l'amour, un moteur qu'on peut et qu'on doit tenir sous contrôle. Alors que pour moi c'est comme un feu délirant, une force d'attraction incontrôlable qui aiguise notre appétit de vivre, mais qui en même temps présente un grand danger. »

Elle m'invite à assister en direct à son passage à « Apostrophes », l'émission phare de Bernard Pivot où, ce soir-là, elle sera l'une des invitées pour parler de son roman. Quelques heures avant l'émission, nous nous retrouvons au bar du Trianon où le clan de Flammarion, son éditeur, a ses habitudes. Je suis stupéfaite de constater quelle terreur cette émission télévisée inspire aux auteurs qui y participent. Françoise, qui y est pourtant conviée pour la cinquième fois, est paralysée par le trac et ses collègues de Flammarion se donnent beaucoup de

mal pour la rassurer et l'encourager. Remarquant ma stupéfaction, Françoise m'explique que, pour un auteur en vue, ne pas être invité sur le plateau d'« Apostrophes » équivaut à une humiliante déconfiture ; en revanche, y participer présente un formidable risque dont l'enjeu se soldera par l'échec ou le succès du livre présenté.

Elle fume cigarette sur cigarette, maîtrise son stress tant bien que mal, ne boit que du Vittel et s'accommode poliment des stimulations de son entourage. Une demi-heure avant le démarrage de l'émission, les auteurs invités prennent place sur le plateau du studio. À peine ont-ils le temps de se serrer la main que surgit Bernard Pivot, qui monte sur le plateau dix minutes avant de passer sur antenne. C'est du vrai direct sans briefings ni trucages mais avec un gros suspense, ce qui exige des nerfs et une grande capacité d'improvisation de la part des auteurs qui vont croiser le fer devant les caméras, sous le regard goguenard du charmant Bernard Pivot éternellement enjoué. Ce soir-là, la plus belle passe d'armes opposera Françoise Mallet-Joris à Élisabeth Badinter. Les deux femmes se respectent et s'apprécient mais il est indéniable que la première s'exprime en tant qu'artiste et l'autre en sa qualité d'universitaire.

J'observe tout cela avec fascination et je commence à cerner de plus en plus les contours du sujet de mon livre !

Élisabeth Badinter

Philosophe de formation, Élisabeth Badinter est surtout connue pour ses livres provocateurs sur la maternité et son approche originale des relations entre les sexes. Curieusement, c'est surtout elle qui complimentera Mallet-Joris pour la témérité avec laquelle elle pourfend des tabous qui ont la vie dure :

« J'ai le plus grand respect pour l'audace avec laquelle vous osez, par exemple, dépeindre une mère qui n'aime pas ses enfants ou pour la manière dont vous décrivez ouvertement et avec amour la relation incestueuse entre frère et sœur comme vous le faites dans ce dernier roman. »

« Il s'agit en effet d'une soi-disant mauvaise mère et d'une relation incestueuse, répond Françoise, mais il y a plus, il s'agit surtout d'une histoire qui raconte comment les personnages sont prisonniers d'une passion qui les dépasse. »

Avec infiniment de doigté, la romancière lui fait comprendre qu'un amour passionnel implique plus que braver les interdits ou les tabous que réproouve la

bienséance. Au cours du drink qui suivit l'émission, Élisabeth Badinter m'avoua bien connaître l'œuvre de Mallet-Joris, qu'elle n'a jamais eu l'occasion de rencontrer auparavant :

« En revanche, je connais sa mère, Suzanne Lilar, dont l'œuvre m'est très proche. Avec Simone de Beauvoir, elle a toujours été pour moi comme une mère spirituelle. »

Insolence du hasard ou heureuse coïncidence ? Jusque-là, l'idée qui me trottait en tête était de comparer les points de vue de Suzanne, la mère, et de sa fille, Françoise. Ici, j'entrevois un formidable défi que je n'avais pas prévu. J'essaie de mettre de l'ordre dans mes idées : pour Suzanne Lilar, la passion est le moteur de l'amour ; pour Françoise Mallet-Joris, la passion n'a pas grand-chose à voir avec l'amour ; et pour Élisabeth Badinter, la passion se nourrit de tabous et est déterminée par la relation entre les sexes.

Comment aborder cette formidable controverse ? Confronter les positions antinomiques de Suzanne Lilar et de sa fille Mallet-Joris ; les comparer à celles de Badinter, qui appelle Lilar sa mère spirituelle, devrait, me semblait-il, m'aider à mieux comprendre les ressorts et l'insaisissable ambiguïté de Sa Majesté la passion.

Ce livre est un condensé de mes échanges avec ces trois femmes d'exception et le fruit de mes réflexions sur leurs écrits. Il est aussi le récit de mes tribulations sur les chemins de la passion aux côtés de Françoise Mallet-Joris, la romancière, Élisabeth Badinter, la philosophe aux velléités scientifiques et sociologiques, et Suzanne Lilar, qui franchit allègrement les frontières entre les deux.